



Le soleil d'été inondait le petit jardin public où s'étaient rassemblés les villageois venus chercher un peu d'air frais, à l'ombre des deux gros tilleuls qui bordaient ses extrémités. Sur les quelques bancs alignés le long des allées bordées de troènes, s'étaient installées, comme à leur habitude, deux jeunes mères de famille avec leurs landaus. Plus loin, une autre femme occupée à tricoter, se passionnait pour le nombre de points qui lui restaient à croiser en comptant à voix basse et avec une grande attention les mailles manquantes. Au l'autre bout, deux personnes assez âgées promenaient leur petit chien en

veillant toutefois à ce qu'il ne souille ni le gazon ni les fleurs agrémentant le petit parc.

Pourtant, comme chaque jour, le véritable spectacle était un peu plus loin, dans le bac à sable et ses abords proches. De jeunes enfants, six peut-être, affublés de maillots de cyclistes, casquette au front, s'affairaient autour de l'aire de jeux qu'ils avaient réimaginé en de longues routes de plaines et de montagnes.

Car, depuis le départ du tour de France, en ce début juillet, ces jeunes se réunissaient pour reconstituer *l'étape du jour* qui désignerait le vainqueur. Ainsi, chacun d'eux possédait une ou plusieurs équipes composées de coureurs, miniatures en fer, qui évoluaient sur les pistes à l'identique de leur héros, qu'ils n'oublieraient pas de vénérer chaque fin d'après-midi en écoutant l'émission radio-phonique résumant la journée sportive. Ainsi, imperturbablement, refaisaient-ils la course : bille de terre en main ! Et vaille que vaille...

Le brassage des couleurs, tout comme celui des motifs publicitaires sur les maillots de coureurs que ces enfants portaient, aurait rendu jaloux le plus bel arc-en-ciel illuminant l'horizon. Et si tous se distinguaient les uns des autres, ils se complétaient pourtant en une joyeuse mêlée disparate.

Ainsi, le jeune Jacques, celui qui paraissait de loin le plus indiscipliné, arborait les couleurs de son champion favori : Raymond Poulidor, le fameux maillot Mercier-BP-Hutchinson, composé d'un savant mélange de jaune et de violet.

Son camarade, Jean-François, était fier lui aussi, de porter les coloris de celui qu'il considérait comme le prince favori de la petite reine d'alors, un Belge du nom d'Eddy Merckx, qui évoluait avec succès depuis plusieurs années avec un maillot dont le dossard vantait la robustesse des cafetières Faema.

Jacques et Jean-François, ayant terminé la fameuse étape du jour, abandonnèrent leurs camarades puis enfourchèrent leur bicyclette en démarrant à toute allure, faisant crisser les pneus, et laissant derrière eux une traînée de poussière et de sable qui mécontenta les jeunes femmes installées sur les bancs.

Les deux enfants s'adonnèrent alors à une course effrénée après avoir rejoint une piste longeant le canal du Nivernais, qui devait aboutir sur la maison de l'éclusier. On entendait au loin le cliquetis bruyant du carton souple frottant, à chaque tour de roue, sur les rayons. Le parcours était identique à celui des jours précédents : descente de la pente de terre, passage sous le pont de pierre, sprint

sur la grande ligne droite où s'affairaient les chevaux de trait tirant les péniches, jusqu'à l'écluse enfin, et la maison de l'éclusier qui servait toujours de repère aux bambins où ils avaient tracé fictivement une ligne d'arrivée. Et à leurs yeux, la leur n'avait rien à envier à celle, officielle, aménagée sur les Champs-Élysées.

Jean-François, appuyant fort sur les pédales, avait pris la tête de la course dès le départ, laissant son camarade à quelques dizaines de mètres derrière lui. Se servant d'une grosse pierre comme d'un tremplin, il avait descendu avec facilité la pente de terre menant au chemin de halage et gardé l'avantage jusqu'au pont de pierre. Puis, débouchant presque simultanément sur la grande ligne longeant le canal, chacun voulut embrasser la victoire, certain de gagner cette course effrénée. Jean-François, en position de danseuse, évitait les trous et les dégradations du sol en se rendant plus léger, tandis que Jacques, décidément plus coriace, tel un bulldozer, se lançait vers l'avant, quel que soit l'obstacle à franchir, sans trop se poser de question. En haut de la butte, des clients de l'hôtel-restaurant Aux Bons Enfants assistaient souriants mais inquiets à cette épreuve improvisée, encourageant les gamins à donner le

meilleur d'eux-mêmes. Devant Jean-François redoublant d'effort, Jacques prenait à présent des risques insensés pour conserver une chance d'arriver le premier sur la ligne, n'hésitant pas à employer la ruse pour tromper l'adversaire.

Soudain, un chien se mit à aboyer. Était-ce la surprise d'être poursuivi par le canidé ou celle d'entendre son maître le rappeler à l'ordre qui lui fit perdre l'équilibre ? Tout alla très vite. Dans un bruit de ferraille froissée, le vélo de Jacques venait de s'écraser contre un vieux madrier de chêne alors que lui s'affaissait au sol, roulant déjà vers la berge. Jean-François, emporté dans son élan, ne s'aperçut que plus tard de la chute de son copain, après avoir franchi la ligne d'arrivée les deux bras levés vers le ciel en signe de victoire.

Jacques, emporté par la vitesse de la dégringolade, avait évité – miraculeusement – de tomber dans les eaux du canal en s'accrochant à ce qu'il crut être, sur l'instant, une branche ou une poutre. En haut de la jetée, les quelques promeneurs s'avançaient pour tenter de lui prêter main forte. Sonné, l'enfant tenta de se relever mais ses pieds glissèrent sur l'herbe écrasée repoussant une vieille tôle qui recouvrait une forme inconnue. Intrigué,

Jacques s'avança alors prudemment... et se mit à hurler : la forme n'était autre que le corps d'un cadavre humain.



Les sapeurs-pompiers du bourg le plus proche arrivèrent les premiers à Savigny-en-Bazois. Le jeune Jean-François semblait ne pas comprendre ce qui venait d'arriver à son ami Jacques. On ne l'avait pas laissé s'approcher de l'endroit de la chute et il se demandait pourquoi un simple gadin en vélo remuait autant de monde. Jacques s'en tirait bien, avec une couronne au genou en guise de lauriers. Cependant, l'ayant vu choqué par la macabre découverte, le médecin du bourg l'avait pris en charge dans l'attente de l'arrivée de ses parents. La police locale était intervenue au plus vite, dès qu'elle avait eu connaissance des faits. Secondés par l'inspecteur Louchet, d'Aubigny-sur-Loire, les hommes de la sécurité avaient isolé le périmètre qu'ils considéraient déjà, à juste titre,

comme une scène de crime. Prévenus immédiatement, Caron et l'identité judiciaire étaient partis sur le champ pour rejoindre les lieux du drame.

Accompagnés du juge Mornay, le commissaire Merle et l'inspecteur Verdier marchaient en direction du chemin de halage où les équipes de secours les attendaient. On avait installé les deux enfants dans un fourgon de la gendarmerie nationale pour les écarter de la scène du crime et éviter qu'ils n'entendent de conversations traumatisantes. Les militaires, commandés par l'adjudant-chef Gaillard, avaient installé des barrières de protection destinées à éviter aux curieux de s'approcher trop près du site. Au loin, Louchet interrogeait les témoins de la scène qui, rejoints à présent par la famille des bambins, aussitôt rassurés sur l'état de santé des champions en herbe, attendaient les constatations du médecin urgentiste.

Les hommes de l'identité judiciaire dressaient maintenant une large toile blanche sur le corps couché à terre afin de le dissimuler du regard des curieux. Un cadavre de jeune femme...

— Bien entendu, vous me ferez un rapport complet sur cette affaire !